

## ***Sans traces***



Premières et dernières pages  
signées

***Marie-Ève Boyer***

Avec la collaboration et la complicité de

***Guylaine Bélanger***

***Christiane Guindon***

***Andréa Lazarté-Tanguay***

du collectif ***Les Fieffées Menteuses***

XI<sup>e</sup> course à relais — Hiver 2020  
***Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)***

Qui se préoccupe du mal de vivre d'une presque quarantenaire qui se cherche encore comme une jeune adolescente? Laura avait tout, du moins elle ne manquait de rien. Il y a un monde de différence... Malgré tout, il y avait un vide.

Pourtant, elle travaillait dans un milieu gratifiant, qui lui offrait des défis intéressants. Cheffe de cabinet du ministre de la Sécurité publique du Canada, ce n'est pas rien. Elle avait aussi un mari extraordinaire — quoi qu'un peu paresseux — et deux enfants merveilleux, sages et enjoués juste comme il le faut. Des jumeaux, Gabriel et Laurence.

Elle n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui semblait lui manquer. À l'intérieur, un vide immense qui donne le vertige. Un grand frisson qui lui fait mal à l'âme et qui l'étouffe. Peut-être n'était-elle simplement pas faite pour être heureuse? Elle se sentait parfois comme une figurante dans sa propre vie, impuissante. Des fois, par contre, la passivité est l'alliée dont elle a besoin, lorsqu'elle a besoin de faire passer un mal de vivre momentané. Elle se sauvait alors, dans la noirceur aveugle, ailleurs...

C'était un beau soir de novembre, juste assez doux pour pouvoir encore se promener dehors à la belle étoile et ne pas se les geler. Encore une fois, Laura n'arrivait pas à dormir. L'insomnie la poussa donc à sortir prendre un peu l'air, en espérant que le tourbillon de pensées qui hantait son esprit s'envole avec la brise. Une petite neige folle tombait, et les voisins avaient commencé à installer leurs lumières de Noël. Laura n'avait jamais vraiment aimé ce temps de l'année : les souvenirs de sa famille qui se déchirait lui revenaient à l'esprit et cela l'empêchait de profiter pleinement de ce moment avec la sienne. Chaque année depuis la naissance des enfants, ils partent tous les quatre pour la Floride. C'est l'occasion de fuir l'ouragan, et peut-être de prendre enfin un peu de repos. Cette année, elle avait particulièrement hâte de partir.

Les dossiers au bureau s'accumulaient, et la crise qui secouait son département était loin de s'essouffler. Cela la préoccupait énormément, ne voulant certainement pas que le règne de son patron s'achève. Si sa tête tombait, la sienne allait rouler aussi.

La tête de Laura commence à tourner et elle se remémore sa soirée de la veille, juste avant qu'elle ne prenne l'avion pour rejoindre son patron au Congrès national de la Police. Elle ferme les yeux et se revoit sortant du salon de beauté où elle avait l'habitude d'aller lorsqu'elle était à Toronto. Habillée d'un habit de protection, elle était pleine de sang.

C'était la septième. Le nettoyage avait été plus long que prévu et elle avait juste le temps de brûler son habit avant de partir pour sa réunion. Elle l'avait pourtant bien mérité, elle lui ressemblait tellement, même avec ses cheveux mauves. Elle lui rappelait

sa sœur Angélique, celle qui lui avait donné la piqûre du sang et de la vengeance. Elle avait abandonné sa famille pour une vie meilleure, pour finir dans un salon de beauté à pomponner des dames aussi précieuses qu'affêtées, pour un salaire de misère. « Dans le fond, c'est un service que je lui ai rendu » se dit Laura en se séchant les cheveux.

## Deuxième partie – *Guylaine Bélanger*

Il lui montre fièrement toutes les cassettes récoltées. Elle le regarde comme s'il était le Père Noël!

— Tu as déniché tout ça dans ce coin perdu?

— Ici c'est Toronto, pas un gros village comme ta chère capitale.

Refusant de croiser le fer, elle étouffe un soupir et s'apprête à s'user les yeux en regardant ces bandes de surveillance de mauvaise qualité, à la recherche de n'importe quoi leur permettant de relier une ou des personnes à la boucherie survenue la veille, dans ce petit salon de coiffure.

Un amant jaloux? Une rivale? Meaghan n'arrivait pas à se sortir de la tête que ce crime était le fait d'une femme. Seuls les ciseaux avaient été utilisés, pas de coups brutaux, pas de rage... Une mécanique froide, le bras qui se lève et frappe avec assurance, le premier coup adroitement porté à la carotide. Femme médecin? Infirmière? Les images défilent, mornes, banales...

— C'est elle! Je te parie que cette femme est la dernière cliente... Viens voir!

Le cri de son partenaire est victorieux : il a capturé l'image un peu floue d'une femme portant un long imper de plastique vert acide, les cheveux recouverts d'un foulard noué sous le menton comme en portent certaines grand-mères.

Fascinée, Meaghan acquiesce : ce vêtement très "mode" est très utile pour dissimuler des vêtements ensanglantés. Mieux! Il se passe facilement sous la douche et le foulard très "glamour 1950" lui aurait assuré une grande discrétion n'eût été cette mèche rebelle trahissant une chevelure blonde...

C'est une femme. Le meurtre est prémédité. Ce fourmillement ressenti au plexus solaire lui laisse présager que c'est elle, la tueuse...

Ils la revirent sortir deux heures plus tard. Meaghan a même l'impression qu'elle les défie ouvertement... Sans foulard. Brune. Coloration? Perruque? Le visage tourné de l'autre côté : elle avait vu la caméra et se savait à l'abri de l'autre côté...

— Will! Il faut faire analyser tous les cheveux qui se trouvent au salon...

— Tu veux rire...

— C'est elle. Tu le sais, je le sais, mais il nous faut des preuves...

— Tu ne te feras pas d'amis avec cette exigence...

— Non, mais j'aurai peut-être la coupable!

— Une femme de dos, blonde ou brune portant un imper pas très exclusif...

— Peut-être mais c'est un vêtement d'une certaine qualité... Merde!!! Agrandis cette image! Oh! Mon dieu! Oh, l'imbécile! Will, il me faut les cheveux! Je sais comment retracer cette idiote... Mais il me faut l'image de son sac.

— Son sac?

— Oui, ce sac à 3 000 \$ est une exclusivité. Il était à moi, tu comprends? Je le voulais, je le voulais tellement mais cette salope était passée la veille et l'avait acheté. Sans la moindre hésitation, selon Nancy...

— Nancy... De quoi tu parles?

— Nancy est une jeune entrepreneuse ottavienne qui recycle la fourrure. Elle fait des merveilles!

— Quand même, 3 000 \$ pour un tas de vieux poils morts... C'est pas un peu exagéré?

— Tu peux pas comprendre : je me réveille la nuit pour haïr cette femme! Je voulais ce sac...

William la regarde comme si elle tombait d'une autre planète. Elle a l'écume à la bouche, ses yeux sont exorbités... Il la sent prête à assassiner cette chipeuse de sac. Comment une femme aussi équilibrée peut-elle subitement tomber dans de tels excès? Pour une chose aussi ridicule qu'une sacoche en vieux poils...

— Appelle pour les cheveux...

— Oh, non! Appelle toi-même, tu verras que tu ne seras plus aussi populaire après cette demande... Qu'est-ce que tu fais?

Debout, elle enfile son manteau, ses gants — il se demande si c'est pour l'étrangler qu'elle prend cette précaution...

— Je vais expliquer aux gars du labo ce que je veux puis je pars pour Ottawa.

— Ottawa... Parce que tu sais où elle habite ta rivale de sacoché?

— On n'achète pas ce genre de sac sans laisser de trace.

William la regarde partir, l'air complètement ahuri. Elle est véritablement en colère, elle en veut vraiment à cette femme de l'avoir privée de son tas de poils.

Il jette un regard attristé à l'image fixe de la présumée coupable : « Tu t'es fait une ennemie à vie, ma pauvre petite... Je te plains... À côté d'elle, un pitbull aurait l'air d'un agneau. »

La petite coiffeuse aux cheveux mauves, bien enfermée dans son sac à la morgue, a momentanément quitté les pensées des deux inspecteurs, mais il faut bien avouer que ça ne la dérange pas vraiment.

### Troisième partie — *Christiane Guindon*

Dans un va-et-vient à l'étage, Laura prépare machinalement les dernières valises en vue des vacances bien méritées. Ses pensées vagabondent, tantôt avec tristesse vers le vide sidéral qu'elle ressent au creux de son ventre, tantôt avec jubilation vers sa sœur qui n'a pas idée du super cadeau de Noël qui l'attend.

Après sa virée sanglante à Toronto, Laura n'avait pu s'empêcher de lire quelques commentaires sur les réseaux sociaux qui s'étaient enflammés après la découverte du corps de la petite nunuche de coiffeuse. Cette faune d'abrutis avait eu tout faux et était rapidement passé à autre chose. Un rictus machiavélique se dessine à la commissure de ses lèvres tandis que Laura se remémore son chef-d'œuvre.

Quelques mois passés, à l'occasion d'une énième réunion à Toronto, Laura se promenait incognito dans un petit secteur coquet, avec verdure, parc d'enfants pas d'enfant et piste cyclable pas de cycliste. Elle avait repéré le salon de beauté et, par chance, elle avait pu s'y faire faire une manucure. Elle gardait profil bas, arborant perruque et lunettes de soleil surdimensionnées très tendance, car elle n'avait aucun désir d'être accostée par la populace. Au moment de payer, elle avait fixé un prochain

rendez-vous qui adonnerait la veille d'une rencontre des premiers ministres provinciaux dans la ville Reine.

À ce deuxième rendez-vous, pendant que Laura se faisait triturer la cuticule, elle avait entendu une coiffeuse affairée plus loin déblatérer contre elle en des termes des plus édifiants : « ... cette folle est toujours scotchée au côté du ministre, probablement parce que c'est sa maîtresse » et, entre autres, « qu'avec son gros cul et sa face de crevette, elle ne comprenait pas comment un laideron comme elle avait été capable d'avoir cette job-là si elle ne lui avait pas... »

Laura n'avait pas entendu la suite car son esthéticienne avait allumé le séchoir pour ses ongles. Elle avait dû se retenir de toutes ses forces pour ne pas bondir de son siège et aller tordre le cou de la petite pétasse... littéralement. Elle était furax, mais la vengeance n'est-elle pas un plat qui se mange froid?

En partant, elle avait pris soin d'ouvrir son parapluie avant de franchir la porte, pour voir la coupable sans être vue. Mon dieu, qu'elle ressemblait à sa sœur!

Au fil des jours, Laura avait fomenté un plan béton pour faire d'une pierre deux coups sans laisser de trace. Après tout, n'était-elle pas devenue experte, diraient les six autres qui mangeaient depuis longtemps les pissenlits par la racine?

Elle avait commencé par organiser à quelques reprises avec sa petite famille des rencontres « toutes innocentes » chez sa sœur Angélique et son con de conjoint, histoire de donner l'illusion qu'elle se rabibochait l'instinct familial.

Un samedi, Laura avait demandé à sa sœur de l'accompagner chez Nancy, la magicienne de la fourrure, où elle avait repéré une bourse magnifique.

— Nous allons prendre ta voiture, Angie. J'ai quelques appels urgents à faire en chemin.

Elle en avait profité pour programmer son cellulaire afin qu'il sonne juste au moment où elles arriveraient près de la boutique. Laura avait alors mis ses écouteurs pour ensuite engager une conversation factice, avec tout un chapelet d'intonations témoignant de la gravité de la non-situation. Vraiment, tout un talent!

— Eh merde! Non, je ne peux pas... non... tu es sérieux? Mais qu'est-ce que tu me chantes? Attends-moi une minute... avait-elle dit en se tournant vers une Angélique visiblement intriguée.

— Angie, passe-moi ton cell et ouvre une page Internet. Je vais te montrer une photo de ce que je veux et tu vas aller le chercher pour moi. Je dois absolument régler

un truc pour le travail. Alors tu vas voir, c'est de toute beauté cette bourse, mais elle n'est pas donnée!

Laura avait sorti une liasse de billets de banque et avait fait mine de les remettre à Angélique, mais elle s'était ravisée :

— J'ai une idée! Utilise ta carte de crédit pour payer, comme ça tu vas ramasser des points de fidélité et moi je vais te remettre le montant comptant. Ah attends... oui Benoît, je suis là! Oui oui... bien sûr! Excuse-moi, Angie... Oui Ben, non Ben...

Sans se méfier le moins du monde, la frangine était allée acheter le fameux tas de poils à 3 000 balles.

C'était vraiment dommage, parce que l'œuvre d'art avait été sciemment souillée d'une infime goutte de sang appartenant à une moribonde aux cheveux mauves et à la langue de vipère. Laura avait également pris bien soin d'oublier le sac dans un endroit bizarre à l'appart de sa garce de sœur, lors de sa dernière visite.

Et tac. Enfin le son du cadenas qui vient sceller la dernière valise.

— Allez tout le monde, il faut y aller, notre avion décolle dans quelques heures!

#### Quatrième partie — *Andréa Lazarté-Tanguay*

Meaghan était à deux centimètres de la vitre. De l'autre côté du miroir sans tain, une lumière crue éclairait la suspecte. Assise les jambes croisées avec un regard vacant, la putain de pillarde de sac mâchait une chique avec impatience. Elle semblait manifester un manque d'empathie typique des tueurs en série... mais quelque chose ne cadrerait pas dans ce portrait : on avait fouillé le lieu du meurtre de fond en comble, mais rien n'avait été retrouvé, pas un poil de sourcil, pas une facture, pas un rendez-vous griffonné dans un agenda, absolument rien ne permettait de prouver qu'elle avait été cliente de ce salon ni qu'elle y était allée le jour du crime. Toutes les pistes étaient des impasses. Meaghan avale son fond de café froid et retourne à l'interrogatoire.

— Bon, soupire-t-elle en déposant le dossier sur la table. Encore quelques questions.

Elle sort de nouveau les photos d'objets disparates trouvés à l'appartement dont un porte-monnaie en cuir, un fourre-tout brocardé, une pochette en PVC, un sac à dos en jeans, un portefeuille en canevas peint à la main et un cartable *vintage*. Chacun contenait le permis de conduire d'une coiffeuse portée disparue.

— On a trouvé tes trophées, Angie. Ils étaient bien cachés

— Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas à moi. Je ne savais même pas qu'il y avait une cachette sous le plancher! *My God*, que diront les voisins...

— Les dents sont au labo et je parie que le rapport confirmera qu'elles appartiennent aux coiffeuses disparues. Mais tu savais déjà ça, hein?

— J'ai rien à voir avec ça, moi! Je suis végétalienne!

Meaghan étouffe un rire sardonique. Elle lui montre la photo un peu trop pixélisée de la foulardière à l'imperméable fluo.

— Ce serait ton amoureuse, alors? J'ai interrogé ton conjoint, tu sais. Je ne te blâmerais pas si tu trichais. Dopé de même, c'est à peine s'il sait par où pisser.

Angie se redresse soudainement, l'insulte mêlée à la confusion.

— Ben voyons, je suis pas gaie!... J'ai l'air gaie? ... C'est-à-dire... Oui, ça fait longtemps que Dwayne et moi on... mais...

Rien ne semblait aboutir. Exaspérée, Meaghan repense sa stratégie. Elle aurait dû la questionner plus tôt sur ce magnifique élément de preuve touffu, mais... petit conflit : elle espérait à moitié qu'il disparaisse entièrement de la boîte à preuves et réapparaisse sous son bras... ahhhh, cruelle ironie! Elle dépose sur la table une photo gros plan du sac de fourrure.

— OK, Angie. Explique-moi une chose. Comment une coiffeuse avec un conjoint au chômage fait-elle pour se permettre une sacoche de quelque milliers de dollars?

Le visage d'Angie pâlit. Cette photo l'avait prise entièrement au dépourvu. C'était une réaction instinctive, impossible de simuler. Une chose était claire : elle venait tout juste de comprendre que ce sac était impliqué, réalisation qui semblait lourde de sens. L'attitude d'Angie change complètement : son dos se courbe, sa respiration s'accélère, elle se met à marmonner. Tout doux, Meaghan retente sa chance.

— Angie... si ce n'est pas ton sac, à qui appartient-il?

— ... Comprends pas... mes Air Miles... toujours la même... joue encore à ça... un jeu qu'elle va perdre...

— Angie... qui?

Des larmes ruisselantes et les dents serrées, elle répond : *ma saleté de sœur!*

Une piste se dessinait enfin devant la détective – malgré le corpus de preuves contre Angélique, son intuition lui disait qu'elle était innocente. Il lui fallait à présent se sacrifier sur l'autel de la paperasse si elle allait gagner l'appui des corps policier et judiciaire. Son lieutenant lui avait accordé un dernier 24 heures, après quoi Angélique serait accusée formellement. La tempête médiatique ne faisait qu'amplifier cet imbroglio d'intrigues.

Le soleil s'était depuis longtemps couché sur Toronto et l'heure du changement de quart était arrivé. Meaghan travaillait à un rythme frénétique.

– Meaghan, prends ta victoire et lâche prise! Hier, tu me jurais que c'était elle, la tueuse! Elle est clairement folle!

Sans regarder son partenaire, la détective pousse un document dans ses mains. Ce qu'il pouvait être impertinent!

– Rends-toi utile et donne-moi ton avis sur ce dossier, veux-tu? Je cherche la sœur d'Angélique.

William consulte la chemise.

– Tu veux rire? Ce dossier est presque vide! Où est le reste?

– Bonne question! Angélique a fait à peu près 20 familles d'accueil entre l'âge de 2 et 17 ans... J'ai cherché dans tous les systèmes, toutes les archives... Son dossier devrait peser 2 kilos, Will! Mais comme tu peux voir, il est presque vide. Sauf pour cette attestation qui prouve qu'elle a une sœur aînée. Tout le reste est disparu.

Il s'assoit devant Meaghan et soupire.

– C'est comme si quelqu'un avait essayé de la faire disparaître, dit-il.

Il était peut-être impertinent, ce cher William, mais il était brillant.

## Conclusion – *Marie-Ève Boyer*

Pour la énième fois, Angélique expliqua son histoire, son enfance, les familles d'accueil, la violence, la solitude et sa sœur... Son histoire ressemblait à celle de tant d'enfants qui n'ont pas eu autant de chance... si on peut appeler ça de la chance de se faire tabasser par un père trop colérique et ignorer par une mère trop gelée pour s'en occuper. En plus de faire 17 familles d'accueil en 15 ans. Elle avait de la difficulté à expliquer la disparition de tous les papiers qui confirmerait sa version.

– Je ne sais pas quoi vous dire... Je suis allée à Ottawa voir ma sœur. Elle disait vouloir qu'on se rapproche un peu... mais je comprends pourquoi maintenant. Elle voulait me faire porter le chapeau de ses crimes odieux. Je n'ai peut-être pas été à l'école très longtemps mais je ne suis pas stupide. Je connais sa façon de faire, c'est la même depuis qu'on est toutes petites. Elle m'a toujours mis ses fautes et ses malheurs sur le dos et me disait que je ne la comprenais pas. Pourtant, nous avons vécu la même chose.

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas, Angélique. Comment votre sœur pense-t-elle ne jamais se faire prendre? Vous pouviez la dénoncer à tout moment, une fois que vous aviez découvert son stratagème. Alors pourquoi ne pas vous avoir éliminée, vous aussi? Nous n'avons qu'à demander un test d'ADN, et voilà, on vient de résoudre ce meurtre, non?!

– Oui, exactement, pourquoi vous ne faites pas ça, et comme ça, je vais pouvoir retrouver ma liberté et elle sera hors d'état de nuire.

– Ben oui, pourquoi on ne ferait pas ça, hein, Will?! C'est simple de même. Écoute, on n'est pas dans CSI ici... c'est la vraie vie. On ne peut pas juste décider un matin, sur la base qu'une personne clame son innocence, d'aller voir une présumée suspecte pis lui dire : « je peux avoir un échantillon de salive s'il vous plaît, on aimerait prouver l'innocence de quelqu'un et vous enfermer à vie ».

William remarqua que Meaghan était sur le point de faire dérailler l'interrogatoire et décida de la sortir de là pour prendre une pause.

– On va prendre une pause, dit Will en se tournant vers sa partenaire. Voulez-vous un café, Angélique?

– Oui, merci.

– On vous en fait un, pis on revient.

Les enquêteurs sortent de la salle d'interrogatoire et se dirigent vers la cafetière.

— C'est moi où c'est vraiment tordu, cette histoire-là? On doit faire un *recap*, parce que ça peut mal tourner. Tout ce qui est politique peut être vraiment dangereux pour nos carrières et pour les joueurs impliqués, songe William qui avait quelques années de service derrière la cravate.

— OK, on récapitule donc. Angélique nous dit que sa sœur serait Laura Gagnon, la cheffe de cabinet du ministre de la Sécurité publique, donc notre grand *boss*. Que la Laura en question serait celle que l'on recherche. Qu'elle lui aurait dit d'acheter MON SAC...

— OK, c'est pas TON SAC... tu vas en revenir un jour?

À voir l'air de Meaghan, Will savait qu'il aurait dû se taire. Elle risque de lui faire la gueule pendant un bon moment.

— Bon je continue, elle lui aurait donc dit d'acheter MON SAC avec sa carte de crédit pour qu'elle ramasse ses points fidélité et lui aurait remis 3 000 \$ cash. Montant, qui, dois-je te le rappeler, a mystérieusement disparu de son portefeuille parce que supposément, son chum a payé son pusher...

— Bâtard! Y a un bon pusher de lui faire une avance de 3 000 \$! s'exclama Sylvain le gars du crime organisé qui vient d'entrer dans la cuisine pour se prendre un café.

— Drôle, très drôle Sylvain... je continue. Il ne faut pas non plus oublier le porte-monnaie en cuir, le fourre-tout brocardé, la pochette en PVC, le sac à dos en jeans, le portefeuille en canevas peint à la main et le cartable *vintage*. Chacun contenait le permis de conduire d'une coiffeuse portée disparue. En plus des dents. D'ailleurs, c'est quoi ça, l'histoire des dents...?

Sylvain, toujours aussi fanfaron : « Elle avait peut-être une dent contre quelqu'un, elle parlait entre ses dents, elle se serrait les dents, elle s'est cassé une dent sur quelque chose, elle voulait se faire les dents ou même croquer la vie à pleines dents quand les poules auront des dents... »

Sylvain quitta la pièce en éclatant de rire.

Meaghan le rata de peu avec une boule de papier. Elle aurait voulu lui lancer sa tablette de notes, mais elle jugea que c'était peut-être un peu trop bête... quoiqu'avec ses farces plates il méritait juste ça, mais bon... Y'é con pis c'est tout, se dit Meaghan.

— OK. Alors, on fait quoi? demanda William même s’il ne connaissait que trop bien sa réponse.

— On recommence du début et on retourne en salle d’interro. Oublie pas son café.

— Oui, cheffe! lui répondit William en riant.

***FIN***  
*(peut-être à suivre...)*